

*De Corps*  
ÉTIQUETTE ET CONVENANCES AU QUÉBEC  
*et d'esprit*  
*17<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles*



## **ORGANISATION DE L'ATELIER**

### **Centre interuniversitaire d'études québécoises**

Comité organisateur: Thierry Nootens et Laurent Turcot, professeurs,  
Université du Québec à Trois-Rivières et CIEQ

Affiche et programme: Émilie Lapierre Pintal

Photo en couverture: Émilie Lapierre Pintal, CIEQ

## THÉMATIQUE

Avec *La civilisation des mœurs*, Norbert Élias mit de l'avant la thèse selon laquelle les comportements sont peu à peu réprimés, polis et policés, à partir de la Renaissance, au profit d'une intériorisation des normes sociales marquée par le contrôle des affects et le refoulement des pulsions. À partir du 16<sup>e</sup> siècle, et plus encore au 17<sup>e</sup> siècle, la civilité, qui se décline bientôt en étiquette, politesse et honnêteté, vient tracer une ligne de partage entre les attitudes populaires et les manières élitaires, notamment sous l'influence de la société de cour. La naissance de gênes, de pudeurs et de dégoûts inédits est symptomatique des transformations qui s'opèrent alors. L'avènement des sociétés bourgeoises post-révolutionnaires, à son tour, voit une redéfinition des normes de la mise en scène de soi et des interactions sociales, en lien, notamment, avec la nouvelle place de l'individu et la redéfinition des frontières entre public et privé. De nouveaux « dressages » et marqueurs sociaux apparaissent. Le 20<sup>e</sup> siècle, pour sa part, verra une accélération de la libéralisation des mœurs et de nouvelles formes de loisirs et de consommation redéfinir l'« être en société » et le savoir-vivre.

Quelles furent, au Québec, les formes changeantes des conventions attachées à l'étiquette et à la distinction, de la Nouvelle-France au 20<sup>e</sup> siècle ? Quels étaient le contenu et les formes de ces modèles du savoir-vivre, la manière dont ils circulaient et la façon dont ils étaient mis en œuvre et vécus ?

# De corps et d'esprit

ÉTIQUETTE ET CONVENANCES AU QUÉBEC, 17<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> SIÈCLES

11 MAI 2012

8h ACCUEIL

8h 15 PRÉSENTATION DU SÉMINAIRE

**Thierry Nootens** et **Laurent Turcot**,  
professeurs, Université du Québec à Trois-Rivières

8h 30 **CAPITAL SYMBOLIQUE, SOCIABILITÉ  
ET TRANSGRESSION EN NOUVELLE-FRANCE**

*L'injure au 17<sup>e</sup> siècle, révélatrice d'une politesse populaire*

**Ollivier Hubert**, professeur, Université de Montréal

*L'honneur des Canadiens sous le régime français:  
une simple question d'étiquette?*

**Arnaud Bessière**, professeur associé,  
Université du Québec à Trois-Rivières

*« Paraître dans le monde » : esthétique du boire et de l'ivresse  
chez l'élite de la Nouvelle-France au 18<sup>e</sup> siècle*

**Catherine Ferland**, professeure associée, Université de Sherbrooke

*« Pour éviter que les deux sexes ne se chauffent ensemble » :  
organisation et codification des interactions entre hommes  
et femmes dans les murs des institutions hospitalières  
du XVIII<sup>e</sup> siècle*

**Claire Garnier**, doctorante en histoire,  
Université de Montréal-Université Blaise Pascal

10h 30 PAUSE

10h 45 **MISE EN SCÈNE DE SOI ET SANCTIONS POPULAIRES  
DANS LA PROVINCE OF QUEBEC ET AU BAS-CANADA**

*Les titres honorifiques au Québec après la Conquête,  
1759-1791: de l'écuyer français à l'esquire britannique?*

**Donald Fyson**, professeur, Université Laval

*Charivari: le droit de surveiller les mœurs*

**René Hardy**, professeur émérite,  
Université du Québec à Trois-Rivières

*Bancs d'église, plantation du mai et pain bénit:  
notes sur quelques transgressions rituelles dans  
la campagne québécoise au 19<sup>e</sup> siècle*

**Jean-René Thuot**, professeur, Université du Québec à Rimouski

12h 15 DÎNER



*Planting the « Mai », fin du XIX<sup>e</sup> siècle*

Charles William Jefferys, Bibliothèque  
et Archives Canada, C-73399.

13h45 **ÉTIQUETTE DES ESPACES PUBLICS ET PRIVÉS:  
LA BOURGEOISIE DES 19<sup>e</sup> ET 20<sup>e</sup> SIÈCLES**

*Discours et pratique: l'étiquette dans les bals  
de la bourgeoisie montréalaise, 1870-1914*

**Peggy Roquigny**, doctorante en histoire,  
Université du Québec à Montréal

*Vie mondaine, dynamiques de genre et espaces domestiques  
des bourgeoisies québécoises au 19<sup>e</sup> siècle*

**Marise Bachand**, professeure, Université du Québec à Trois-Rivières

*Villégiature et villégiateurs en Charlevoix: des étés de rêve*

**Annie Breton**, Musée de Charlevoix

15h30 **LE « SAVOIR-ÊTRE » AU 20<sup>e</sup> SIÈCLE:  
LA MÉMOIRE DES ACTEURS SOCIAUX**

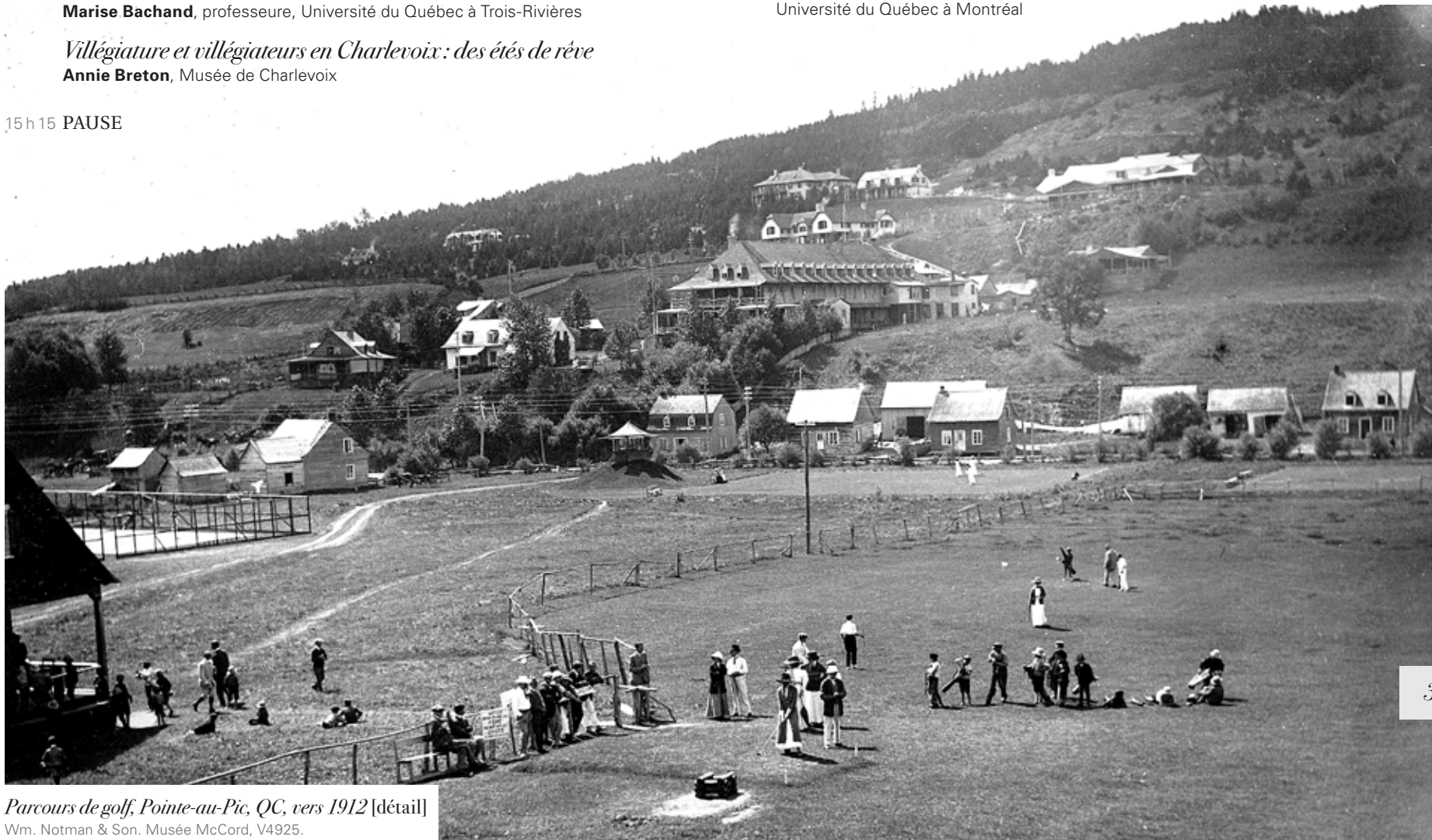
*Au fond d'une tasse de thé: souvenirs, attentes,  
reflets des liens sociaux*

**Denise Lemieux**, professeure honoraire,  
Institut national de la recherche scientifique

16h-17h **SÉANCE PLÉNIÈRE ET CONCLUSION**

Commentateur: **Pascal Bastien**, professeur,  
Université du Québec à Montréal

15h15 PAUSE



*Parcours de golf, Pointe-au-Pic, QC, vers 1912 [détail]*  
Wm. Notman & Son. Musée McCord, V4925.



RÉSUMÉS DES COMMUNICATIONS



*Mlle Evans et quelques amies, Montréal, QC, 1887*  
Wm. Notman & Son. Musée M<sup>c</sup>Cord, II-82860.

### *L'injure au 17<sup>e</sup> siècle, révélatrice d'une politesse populaire*

**Olivier Hubert**, professeur, Université de Montréal et CIEQ

Dans sa logique, le paradigme éliassien de la « civilisation des mœurs » apparaît essentiellement occidentalocentré, linéaire et élitiste : une norme comportementale s'invente dans les catégories supérieures des sociétés européennes et se diffuse progressivement. Cette théorie suppose donc une forme de barbarie initiale de laquelle noblesses et bourgeoisies se détachèrent les premières. Nous souhaitons explorer, à l'échelle la plus locale et au niveau le plus commun de la société, la possibilité d'une invention populaire de la sociabilité policée. Les procès pour injures déclenchés au XVII<sup>e</sup> siècle à Montréal et dans sa région immédiate constitueront les matériaux de cette enquête en cours. Nous espérons montrer que ces cas sont signes d'une civilité populaire aux contours bien précis et cependant perpétuellement négociés, que révèle la transgression. Les justices civile et criminelle pourront être considérées comme des instances légitimatrices de normes, mais aussi comme des outils utilisés par certains individus pour se protéger de la violence verbale, conçue comme incivilité. Les archives de ces procès sont aussi l'occasion de saisir des mécanismes extrajudiciaires de polissage de l'échange interpersonnel. Se dessine ainsi la construction collective et dynamique d'une circonférence du dicible.

### *L'honneur des Canadiens sous le régime français : une simple question d'étiquette ?*

**Arnaud Bessière**, professeur associé,  
Université du Québec à Trois-Rivières

Comme le remarquait l'historienne Arlette Jouanna, la notion d'honneur en France au XVII<sup>e</sup> siècle n'a fait l'objet que de quelques travaux. Au Canada, certains historiens s'y sont un peu intéressés en étudiant plus particulièrement sous le régime français la question du duel chez les nobles et les militaires. Or, contrairement à ce que laisse entendre cette historiographie, les élites n'ont pas le monopole de l'honneur. Au Canada comme en France, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, l'honneur est un bien précieux que le noble, le marchand, l'habitant et même le simple domestique sont prêts à défendre farouchement comme en font foi les archives judiciaires de la colonie et de l'ancienne France. Alors que pendant longtemps, l'étude de l'honneur n'est pas sortie de l'anthropologie méditerranéenne, les historiens sont en train de comprendre que l'honneur était la première valeur sociale à l'époque moderne, c'est-à-dire un motif premier dans les comportements en général et la violence en particulier. Mais qu'est-ce au juste que l'honneur ? Renvoie-t-il simplement à l'étiquette ou à la distinction des individus ou des groupes les uns par rapport aux autres ? Si toutes les classes sociales ambitionnent d'avoir un honneur, la définition de cette notion est forcément polysémique. En ce cas, de quelle manière les convenances qui la circonscrivent et la régissent se distinguent-elles les unes des autres ? C'est précisément ce que nous tenterons de déterminer dans le cadre de cette présentation en nous appuyant sur une série de procès judiciaires pour diffamations et calomnies puisés dans les archives de la colonie.



*«Paraitre dans le monde» : esthétique du boire et de l'ivresse chez l'élite de la Nouvelle-France au XVIII<sup>e</sup> siècle*

**Catherine Ferland**, professeure associée,  
Université de Sherbrooke

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'élite canadienne forme un groupe social certes peu imposant en nombre mais clairement « à part ». Calquant ses manières sur celles de son homologue métropolitaine, sa vie sociale est ponctuée de soupers et de bals qui se poursuivent tard dans la nuit, particulièrement au tournant des décennies 1740 et 1750. La verrerie luxueuse, les rituels soignés et les manières de table raffinées concourent alors à valoriser la consommation des boissons alcooliques et à se distinguer du commun en faisant montre – ostensiblement – de « bon goût ». Ces procédés ne préservent pourtant pas de l'ébriété. À Québec ou à Montréal, comme à Paris ou à Versailles, les nombreuses santés portées au roi, à l'amphitryon et à ses hôtes, ainsi que les vins et liqueurs, boissons fines et sorbets alcoolisés servis continuellement au cours du repas puis pendant la soirée viennent assurément abîmer la surface lisse de la respectabilité. Perte de contrôle ? Loin s'en faut ! Le code même de la gentilhommie européenne promeut ce circonstanciel relâchement des mœurs : l'élite érige l'ivresse en art de vivre, en faisant même l'un des éléments centraux d'un libertinage soigneusement étudié, mis en scène et, surtout, se donnant à voir. Sans aborder le cadre normatif de l'ébriété à proprement parler, nous nous intéresserons aux manifestations sensibles de celle-ci dans la vallée du Saint-Laurent à l'époque coloniale française. La sémiologie de l'ivresse aristocratique a été bien développée pour la France d'Ancien Régime ; qu'en est-il en Nouvelle-France ? Invitons-nous à la table de l'élite canadienne pour le découvrir...

*«Pour éviter que les deux sexes ne se chauffent ensemble» : organisation et codification des interactions entre hommes et femmes dans les murs des institutions hospitalières du XVIII<sup>e</sup> siècle*

**Claire Garnier**, doctorante en histoire,  
Université de Montréal-Université Blaise Pascal

Lorsque Marguerite d'Youville obtient en 1747 la direction de l'Hôpital général de Montréal, on souligne les bienfaits d'une administration féminine « parce qu'on y recevrait et secourerait les deux sexes ». Les institutions hospitalières de la période moderne sont majoritairement prises en charge par des congrégations féminines. C'est exclusivement le cas pour les hôpitaux de la Nouvelle-France. La mixité de la population reçue est une réalité des hôpitaux canadiens du XVIII<sup>e</sup> siècle : comment se traduit-elle ?

Cette communication a pour objectif de définir la place qu'occupe cette question des rapports entre les sexes, dans un environnement religieux, où le corps est central, en s'appuyant sur les coutumiers des congrégations, les règlements et les registres de délibérations des institutions. Comment cette préoccupation figure-t-elle dans les textes normatifs ? Est-elle présente du côté des pratiques ? Occupe-t-elle la même place selon que le document émane d'une autorité religieuse ou d'une autorité laïque ?

Il s'agit également de mettre en évidence les modalités de ces rapports entre hommes et femmes. Cette question se pose pour les relations entre usagers des institutions charitables et hospitalières : comment organise-t-on les salles de soins ? Comment est pensé l'accès aux salles communes ? Elle se pose également entre les usagers et les soignants : les religieuses hospitalières prennent-elles systématiquement en charge le soin du corps des hommes ? Approche-t-on différemment le corps selon qu'il soit féminin ou masculin ? Comment la présence d'hommes extérieurs à l'institution, chirurgiens, médecins, est-elle organisée ?

### *Les titres honorifiques au Québec après la Conquête, 1759-1791 : de l'écuyer français à l'esquire britannique?*

**Donald Fyson**, professeur, Université Laval et CIEQ

Dans l'esprit d'une exploration à la fois de l'étiquette et des étiquettes, cette communication se propose d'examiner l'utilisation des titres honorifiques au Québec pendant les trois décennies séparant la Conquête de 1759-1760 de la fin de la Province de Québec. Elle se penche à la fois sur la population canadienne et sur la population britannique. La question posée est simple: le système français de titres honorifiques est-il résilient au changement de régime ou est-on plutôt en situation d'implantation et de diffusion d'une nouvelle norme basée sur les influences britanniques? Certaines analyses préliminaires portent à croire que le système de titres honorifiques en vigueur dans la colonie, du moins celui qui est associé aux désignations personnelles, est tout à fait métissé. De ce fait, l'utilisation des titres honorifiques dans les désignations personnelles est moins rigoureuse et plus égalitaire dans la colonie que dans les deux métropoles. La colonie est-elle pour autant moins civilisée? La recherche se base à la fois sur les désignations des autres et les désignations de soi, à partir d'un ensemble de sources provenant de contextes officiels: documents judiciaires, pétitions, lettres officielles et ainsi de suite.

### *Charivari : le droit de surveiller les moeurs*

**René Hardy**, professeur émérite,  
Université du Québec à Trois-Rivières

Le charivari québécois du XIX<sup>e</sup> siècle éclaire sous divers angles la problématique de ce colloque. Comme je l'ai montré dans quelques articles, le charivari n'est pas uniquement et principalement un rituel de régulation des unions matrimoniales. Il vise plusieurs cibles dont un grand nombre relève de la sexualité et des rapports entre les sexes. À l'encontre de la loi, le charivari propose des règles de conduite qui ne s'écartent que rarement de ce qu'ordonne la loi et transmettent les élites laïques et religieuses, à la différence cependant que les acteurs du charivari interviennent violemment dans la vie privée pour faire respecter leurs normes.

La répression de plus en plus efficace du charivari depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sa disparition de la ville vers 1850 et sa quasi-extinction en milieu rural à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nous informent de la lente redéfinition des frontières entre le public et le privé et marquent, dans l'espace et dans le temps, les étapes du triomphe des défenseurs de la protection de la vie privée.

Ces points de vue sur le charivari en tant que rituel d'inculcation des normes populaires ont été étudiés dans mes articles précédents. Mon intention est ici de revenir sur ces questions pour explorer plus attentivement l'appartenance sociale de ceux qui combattent le charivari et les arguments invoqués pour maintenir la tradition ou la réprimer. Un tel examen nous révélera sans doute une connaissance plus précise de l'évolution des conceptions du public et du privé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle? Ce faisant je compte sur cette relecture de mes sources pour montrer la complexité de cette confrontation entre ces deux niveaux de culture, confrontation qui entraîne la redéfinition de l'esprit communautaire des classes populaires et l'abandon de la coutume du charivari.

*Bancs d'église, plantation du mai et pain bénit :  
notes sur quelques transgressions rituelles dans la  
campagne québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*

**Jean-René Thuot**, professeur, Université du Québec à Rimouski

Depuis quelques années, les réflexions autour des élites québécoises se multiplient. Lorsque le regard se porte sur le XIX<sup>e</sup> siècle, elles ont été observées le plus souvent dans le champ politique ou socio-économique, mais plus rarement dans le champ proprement culturel. Pourtant, la question de la perpétuation des élites hors du champ institutionnel ou économique n'est-elle pas une des clés pour appréhender les contours d'une culture élitaire liée à la formation d'un nouvel espace public durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ? L'examen des rites, des cérémonies et des fêtes, s'il apparaît comme l'une des voies à privilégier pour explorer cette question, n'a pourtant que très peu retenu l'attention des historiens. Rarement considérés comme objets historiques à part entière, l'analyse des rites demeure encore intimement liée aux préoccupations des historiens du religieux.

La présente communication propose ainsi de revisiter la question des rites de distinction chez les élites rurales québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle. À travers l'observation de quelques cas de figure – et notamment de quelques transgressions –, nous proposons d'examiner la mécanique précise de ces pratiques sociales, en déterminant de quelle manière elles participent à fixer les statuts sociaux dans une communauté donnée. Ces rites, qui s'exécutent en vertu d'un certain nombre de convenances, évoluent-ils dans le temps ? Si oui, de quelle manière, et surtout, en fonction de quels mobiles ? En d'autres termes, pour reprendre les mots du présent appel à communications, les formes rituelles de la distinction changent-elles au cours de la période étudiée, et si oui, en fonction de quels moteurs évolutifs ? Plus précisément, dans quelle mesure l'évolution de ces pratiques sociales et culturelles se veut-elle l'écho d'un impact des transformations politiques et institutionnelles en marche depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle ?



*Bal de la St. Andrew's Society, hôtel Windsor,  
Montréal, QC, 1878 [détail]*

Wm. Notman & Son. Musée McCord, II-51688.5.

### *Discours et pratique : l'étiquette dans les bals de la bourgeoisie montréalaise, 1870-1914*

**Peggy Roquigny**, doctorante en histoire,  
Université du Québec à Montréal

Si la mise en forme des relations sociales n'est pas une nouveauté au XIX<sup>e</sup> siècle, le développement de la ville et de nouvelles classes sociales créent dans les milieux élitaires un besoin de distinction sociale qui passe par la mise en place de prescriptions concernant la représentation en société et la sociabilité, dans des cadres aussi différents que la soirée théâtrale et le deuil.

Pour la bourgeoisie montréalaise des années 1870 à 1914, les soirées dansantes, où la sociabilité ludique est en même temps instrumentale, constituent, comme ailleurs, une vitrine de la représentation sociale particulièrement exigeante. Mais la réalité des pratiques respecte-t-elle les critères imposés par l'étiquette ? Y déroge-t-on parfois ? Est-ce de façon fracassante, ou par de légères variations qui sembleraient presque anodines au néophyte ? Et à quoi cela rime-t-il ? S'agit-il d'un manque de maîtrise de l'étiquette, ou au contraire, d'une appropriation perspicace, qui permet de l'utiliser pour des fins plus personnelles, sans y manquer pour autant ?

En comparant les règles présentées dans des guides d'étiquette et manuels de danse (torontois et montréalais) à des programmes de bals de la bourgeoisie anglo-montréalaise, il est possible de vérifier l'application des principes du bal dans des événements bourgeois de diverses natures (privés, associatifs, officiels), ainsi que le respect des règles régissant les relations entre les danseurs. Cette étude, qui ne prétend pas à la généralisation au-delà des limites de ce corpus, permet néanmoins une comparaison éclairante et révélatrice des applications possibles des discours prescriptifs.

### *Vie mondaine, dynamiques de genre et espaces domestiques des bourgeoisies québécoises au XIX<sup>e</sup> siècle*

**Marise Bachand**, professeure,  
Université du Québec à Trois-Rivières

En Occident, le dix-neuvième siècle est une période d'appropriation par les bourgeoisies – grandes et petites – de l'architecture représentationnelle traditionnellement associée à la noblesse. Le Québec n'échappe pas à ce mouvement vers plus d'ostentation au niveau du patrimoine bâti résidentiel. Les paysages urbains et ruraux se dotent de grandes demeures qui marquent le statut social de leurs habitants. Tant chez les anglophones que chez les francophones, l'intérieur de ces demeures – l'espace domestique – se cloisonne et se spécialise. On y retrouve un nombre grandissant de pièces de réception : salons, salles à manger, salles de billards, voire salles de bals. La résidence bourgeoise est littéralement au cœur de la vie mondaine. L'espace domestique tel qu'imaginé par les bourgeoisies québécoises n'est donc pas qu'un espace privé dédié exclusivement à la vie familiale ; il est aussi un espace public servant à la reproduction sociale et, en particulier, à la reproduction des rapports entre les hommes et les femmes. Théâtre de complexes dynamiques de genre, l'espace domestique bourgeois est un site privilégié pour examiner l'histoire de la sociabilité et des convenances au Québec.

*Villégiature et villégiateurs en Charlevoix : des étés de rêve*

**Annie Breton**, Musée de Charlevoix

Comme plusieurs régions du Québec, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Charlevoix reçoit des visiteurs venus d'ailleurs. Ces villégiateurs, aisés, profitent des hôtels et auberges qui s'établissent peu à peu, puis de leurs propres villas concentrées en certains secteurs. Arrivant à bord des immaculés bateaux blancs, ils viennent profiter de la splendeur des paysages, de la pureté de l'air, de la sérénité de la vie rurale, de la proximité les uns des autres.

Ces « summer residents » sont généralement anglophones et protestants, originaires de Montréal, Toronto ou du Nord-Est des États-Unis. Ils créent ici un mode de vie bien à eux en parallèle du mode de vie plus terre à terre des Charlevoisiens. Religion, langue, classe sociale, coutumes, étiquette, mentalités, activités quotidiennes : tout éloigne les villégiateurs des Charlevoisiens qu'ils embauchent, dont ils achètent les produits (agricoles et artisanaux), qu'ils côtoient. Entre eux s'établit une certaine harmonie.

Le mode de vie des villégiateurs est semblable partout à travers le monde occidental. Cependant, on verra ici les particularités d'une région reconnue comme un des berceaux de la villégiature québécoise. On verra comment les villégiateurs créaient chaque été un monde relativement hermétique composé de bals, thés, messes protestantes, parties de pêche ou de golf, pique-niques, bazars artistiques, etc. On verra comment les villégiateurs de Charlevoix profitaient ici d'une parenthèse dans leur vie régie par l'étiquette victorienne et les convenances bourgeoises pour créer une vie rurale régie par un autre protocole plus détendu mais tout aussi codifié.

*Au fond d'une tasse de thé : souvenirs, attentes,  
reflets des liens sociaux*

**Denise Lemieux**, professeure honoraire,  
Institut national de la recherche scientifique

En m'appuyant sur des témoignages écrits ou oraux échelonnés sur un siècle (1900-2000), j'aimerais explorer les transformations mais aussi les fonctions et dysfonctions des rites, rituels et des codes qui les accompagnent (dont l'étiquette) dans la famille et au sein de divers groupes sociaux, à divers moments de l'histoire du Québec.

La perspective mémorielle livre-t-elle un portrait social figé et uniforme des relations sociales et de leurs codes, révèle-t-elle une diversité de sources d'apprentissage et met-elle en évidence la force de contrainte des normes apprises ou plutôt d'autres dimensions affectives, ironiques, innovatrices des règles du savoir-vivre et de leur exercice ?



